

Écrire : pas facile

Michel Dufour, *Passé la frontière*, nouvelles, Québec, L'instant même, 1991, 110 p.

Diane Hébert, *Le Phare des baleines*, récit, La-Roche-sur-Yon, Société des Écrivains de Vendée, 1991, 48 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 65, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1992). Compte rendu de [Écrire : pas facile / Michel Dufour, *Passé la frontière*, nouvelles, Québec, L'instant même, 1991, 110 p. / Diane Hébert, *Le Phare des baleines*, récit, La-Roche-sur-Yon, Société des Écrivains de Vendée, 1991, 48 p.] *Lettres québécoises*, (65), 29–30.

Michel Dufour, *Passé la frontière*, nouvelles, Québec, L'instant même, 1991, 110 p., 14,95 \$.

Diane Hébert, *Le Phare des baleines*, récit, La-Roche-sur-Yon, Société des Écrivains de Vendée, 1991, 48 p., 5 \$.

Écrire : pas facile

Petits livres pour fins de journée bien ordinaires.

NOUVELLE
Diane-Monique Daviau

CEST SÛR qu'il en faut pour tous les goûts, des livres. Des livres comme des jours. Et que le hasard des services de presse fait se côtoyer sur nos tables de travail des livres parfois situés complètement aux antipodes les uns des autres. Comme sur les tables des librairies, d'ailleurs, ou sur les rayons de nos bibliothèques. S'il y a des journées hélas ! moins bonnes que d'autres, il y a des livres meilleurs que d'autres. Parfois, on en lit cinq d'affilée qui nous passionnent et nous dévorent totalement, parfois on a du mal à trouver sa pitance dans ce qui s'offre, parfois on aime un peu plus ceci, un peu moins cela. Il y en a vraiment pour tous les goûts, comme des choses à boire et des choses à manger, et comme dans les vins, par exemple, il y a dans les livres de vrais grands crus qu'on manipule avec précaution, qui appellent tout un cérémonial et qu'on déguste lentement, et il y a les petits vins ordinaires qu'on avale sans trop s'attarder. Et il y a aussi ceux qui se situent quelque part entre les deux, tous ces livres — le plus grand nombre, peut-être — qui ressemblent aux vins moyens qu'on apprécie davantage si on les boit en bonne compagnie, ou accompagnés d'un plat qui leur permet de se mettre en valeur ou à un moment où on se sent généreux, sans attentes particulières, sans exigences trop grandes.

Un recueil inégal

Passé la frontière est le deuxième recueil de nouvelles que publie Michel Dufour. Je n'ai malheureusement pas lu le premier, *Circuit fermé*, mais je connaissais quelques-uns des textes de fiction que l'auteur a fait paraître dans les revues *XYZ* et *Stop* et il n'y eut pas de dépaysement en pénétrant dans ce nouveau recueil. Pas de grand bouleversement non plus, pas de grande surprise ni de coup de cœur mais quelques bons moments de lecture grâce auxquels je n'eus pas le sentiment, en refermant le livre, d'avoir perdu mon temps.

Des quatre parties qui composent *Passé la frontière*, deux m'ont retenue davantage, m'ont intéressée, m'ont convaincue plus souvent, d'un texte à l'autre, que les deux autres parties : les parties 3 et 4 me semblent en effet beaucoup plus travaillées que les deux premières. Je ne sais pas si les nouvelles rassemblées ici ont été écrites dans cet ordre ou si l'auteur, au moment de les publier en recueil, a choisi de les enchaîner ainsi et de les répartir en quatre groupes, mais — réalité ou drôle de hasard — on dirait qu'avec les nouvelles de la troisième partie l'auteur atteint ce qui ressemble étrangement à une vitesse de

croisière : non seulement ça me semble souvent mieux mené, mais je trouve même les thèmes plus intéressants. Le style étant plus soigné, l'écriture souvent plus fine, la structure plus élaborée et plus solide, les nouvelles des troisième et quatrième parties sont par le fait même souvent plus efficaces que celles des deux premières parties. Il y a plus de souffle qui passe, plus de profondeur, aussi, et par ricochet plus de couches de sens qui se superposent les unes aux autres, ce qui constitue d'ailleurs le premier intérêt d'un texte littéraire.

La majorité des nouvelles de *Passé la frontière* finissent par bifurquer, à un moment ou à un autre, vers le fantastique, ou du moins vers l'onirique, l'étrange. Plusieurs, pour ne pas dire la plupart commencent d'une façon tout à fait réaliste et glissent non pas lentement mais très abruptement, c'est-à-dire très brutalement pour le lecteur dans un genre qui se rapproche du fantastique. Mais le côté «fantastique», étrange de plusieurs nouvelles, surtout dans les deux premières parties, est souvent terne, ordinaire, prévisible, banal, je dirais : trop facile. C'est dans ce groupe que je mettrais «Rue de l'Innocence», «Douche froide», «L'une l'autre», «Turbulence» et «Soldats de plomb». Ce sont des nouvelles qui semblent ou bien «tomber» dans l'étrange comme si elles échappaient à l'auteur ou bien n'être que la transcription d'un rêve, plus précisément d'un cauchemar que l'auteur ferait précéder d'une entrée en matière réaliste pour ensuite prendre le lecteur par surprise (au dépourvu) avec un virage dans l'étrange qui ressemble davantage à une entourloupette qu'à une nécessité. Ces nouvelles se terminent souvent en queue de poisson, comme «Turbulence», ou alors on ne sait pas vraiment où elles nous mènent, c'est-à-dire où c'est censé mener, tout ça, et ce que ça peut bien vouloir dire. C'est le cas de «Soldats de plomb», une nouvelle dont j'aurais envie de dire qu'elle est juste bizarre, juste tout à fait le contraire de ce qui est habituel, réaliste.

Mais dans les deux dernières parties du recueil, on trouve moins souvent de ces textes qui tournent court. Les nouvelles, même celles qui sont d'abord et avant tout amusantes, sont souvent également profondes. Elles vont plus loin, elles dépassent l'anecdote, l'intrigue, et créent du sens sur du sens. C'est le cas de «La face du ciel» qui développe une métaphore, un double sens très intéressant. Dans le genre plutôt fantastique, «Les ramoneurs de la nuit» me semble être la plus réussie. Dans un genre plus réaliste, «Vengeance de Reine» est bien mené. Quelque part entre les deux, frôlant le fantastique et jouant là-dessus, justement, sur ce frôlement même, «Vous et l'ange» est un texte captivant, qui coule bien et émeut. «Bête heureuse» est bien sympathique, «Le corps éparpillé» est tout à fait original et «Nébulosité contagieuse» est une nouvelle particulièrement bien écrite, inquiétante pour vrai et donc vraiment efficace.



Passé la frontière est un petit recueil inégal mais qui n'est jamais désagréable à lire. Certaines nouvelles m'ont simplement laissée sur ma faim, d'autres ont taquiné mon appétit et m'ont mis l'eau à la bouche jusqu'à l'avant-dernier paragraphe (Ce fut le cas avec «L'ordre», «Espèce rare» et «Bienvenue dans le CDA») pour me laisser plutôt désorientée devant une fin bizarroïde mais d'autres, presque la moitié du recueil, en fait, avaient un petit goût de revenez-y, quelque chose de particulier qui fait que je ne les oublierai probablement jamais.

Un ouvrage un peu bâclé

Le tout petit récit de Diane Hébert, ouvrage publié avec le concours du Conseil Général de la Vendée et de l'Association Vendée-Québec, s'est mérité le Prix de la Nouvelle du Conseil Général de la Vendée. J'ignore quels étaient les règlements et les critères de sélection de ce concours, j'ignore l'âge de l'auteure et je n'ai pas lu les autres nouvelles qui ont dû être soumises à ce concours par d'autres candidats, mais je m'étonne un peu que ce texte ait reçu un prix, ou plutôt, puisque j'ignore si les autres textes soumis au concours étaient de moindre qualité que celui-ci et si celui-ci était vraiment, nettement au-dessus de la moyenne, je m'étonne qu'on ait publié ce texte tel quel, car *Le Phare des baleines*, malgré ses grandes qualités, aurait eu besoin de nombreuses corrections d'ordre stylistique ou même simplement grammatical.

C'est dommage qu'on ait laissé tant de maladroites, d'incorrections et de bavures dans un aussi petit texte (si l'on excepte les textes de présentation et le mini-lexique, le récit fait à peine 34 pages de texte), car le récit comme tel est intéressant. L'histoire est originale et la narration est vive, alerte. On bute certes de temps à autre sur certains enchaînements forcés ou sur quelques naïvetés, raccourcis ou bons sentiments qui font penser à un manque d'expérience, dans l'écriture à tout le moins, mais il faut dire que le sujet était ambitieux et pas facile à développer de façon crédible en si peu d'espace : par un soir d'orage à Montréal, un (très) jeune professeur, Michel Lavigueur, est «victime» d'une vision étrange : il voit, l'espace d'un éclair, un bateau de pêche dans la tempête. La scène se déroule à proximité d'un phare, probablement près de marais. Intrigué par cette vision, Michel fait le lendemain de (très brèves) recherches et parvient à situer la scène en... France, évidemment, près du «Phare des baleines» à l'extrémité de l'île de Ré. Il obtient donc un congé et prend donc (!) l'avion l'après-midi même. Le lendemain, le voilà sur les lieux de son étrange vision. Il découvrira des choses, évidemment, reliées à cette scène entrevue à Montréal, mais il découvrira aussi et peut-être surtout comment vivent les Parisiens et comment vivent les Français et comment vivent les gens de l'île de Ré et qu'il y a de grandes différences entre la langue qu'ils parlent et celle que nous parlons et il s'étonnera beaucoup qu'un chauffeur de taxi s'offusque de se faire tutoyer par un client, aussi québécois soit-il. Mais il résoudra tout de même son énigme, raison initiale de son séjour là-bas, et, ayant découvert aussi, à travers tout cela, qu'il aime la fille chez qui il vit depuis trois ans, c'est tout guilleret qu'il rentrera à Montréal. Et tout est bien qui finit bien.

Sauf que le texte est farci de mauvaises concordances de temps (imparfait au lieu du passé simple, plus-que-parfait au lieu du passé composé, passé simple au lieu de l'imparfait du subjonctif, futur simple au lieu du conditionnel, plus-que-parfait au lieu de l'imparfait), qu'on y parle tantôt une langue quasi châtiée (oui, les Québécois de ce récit, la petite fille, le jeune professeur et sa copine en sont capables... mais pas

tout le temps. C'est peut-être trop fatigant ?), tantôt un charabia qui se veut sûrement «de la langue parlée québécoise», ce qui nous donne droit à des passages comme : «J'en ai vu plus de détails avec les émotions et toute le kit ! J'ai une grosse impression qu'ça m'est arrivé pour d'sûr. Ça s'peut-tu ça ? Qu'est-ce t'en penses, Suzanne ?» Car il faut, bien sûr, faire sauter des lettres pour que le lecteur comprenne que ce sont des Québécois qui parlent ici (soudain en québécois et pas en français de France), alors après avoir dit «Zut ! Je cogne des clous, je ferais mieux d'aller me coucher» ou «Je te remercie, Suzanne, je me sens beaucoup mieux. J'avais vraiment besoin d'en parler à quelqu'un. Ton idée de perception d'endroits éloignés m'intéresse et je vais regarder ça de plus près. Bon, je vais te laisser travailler, bonne nuit, Suzanne», Michel (à moins que ce ne soit Suzanne, car on ne peut les distinguer, tant leurs incohérences sont identiques) peut dire des choses comme «Bon, bin... y faut que j'fasse un saut avant», «Bin oui, c's'rait ça» ou «si tu crois qu't'es fou, t'sais, faut quand même pas croire tout ce que les psychologues disent, y sont contents eux aut' de s'faire un client d'plus». Souvent, c'est dans la même phrase qu'on passe d'un niveau de langue à l'autre, et je me demande bien pourquoi on a cru nécessaire d'établir un «mini-glossaire québécois» puisque celui-ci ne contient que trois notes concernant «poqué», «ostie» et «bin». Et le reste, tout le reste ? Pourquoi ces trois mots-là et pas les autres ?

Il aurait fallu aussi corriger des verbes comme «aider à», «se rappeler de», des prépositions qui n'ont rien à faire là, comme «dans le début de l'après-midi» ou «en bout de ligne» (au bout du fil), enlever le «cadran» qui sonne à sept heures et les escaliers qu'on monte «deux à deux», faire sauter les «vite fait» bizarres qui reviennent souvent («Je réglai vite fait ce point de détail», «Je mangeai vite fait le repas du jour») et les «en quelque part», ce nouveau tic dont on nous inonde partout et qu'on retrouve donc maintenant dans des livres...

On aurait pu également suggérer à l'auteure d'enlever certains adjectifs étranges comme «une soirée *introvertie*» ou «les vies *humaines* de mes compagnons» et de refaire certaines phrases comme «L'existence du phénomène était indéniablement réelle bien qu'entièrement empirique et de cause restant à ce jour un mystère complet», «Je m'attendais à tout moment, au coin d'une rue, à voir dans une longue jupe blanche sous un corsage tressé une jeune fille souriante sortir d'une maison» ou «je compris qu'à Paris comme à New York les gens souffraient du manque d'espace. Ce besoin (*obligation* ?) de vivre les uns sur les autres, joint à cette haine (*impossibilité* de pouvoir ?) de ne pouvoir respirer à son aise était quelque chose que je n'avais pas connu à Montréal».

Quant à la ponctuation, elle aurait gagné à être (sérieusement) révisée. Cela nous aurait évité des phrases sur lesquelles on bute du début à la fin, faute d'une ponctuation adéquate. Exemple : «Bernardin lui avait eu une maison à l'époque pas très loin de la pointe de l'île (...).»

Il est dommage qu'on ait publié tel quel un ouvrage qui possède des qualités indéniables. Car si ce petit récit réussit malgré ses faiblesses et tous ces défauts (qu'on aurait pu corriger) à nous intéresser au point qu'on a envie de le lire en entier, j'imagine qu'on aurait pu en faire, avec un peu plus de travail, un livre impeccable qui aurait été à la hauteur du talent de l'auteure. Suggérer des corrections, retrancher des choses inutiles, polir, inciter l'auteur à figoler son texte... c'est toujours un service à rendre à un écrivain !

